**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

**Band:** 42 (1904)

**Heft:** 46

**Artikel:** Le premier bout du chemin

Autor: [s.n.]

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-201657

## Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF: 20.11.2025** 

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

qu'en patientant le plus possible, on vous permettrait de savoir moins difficilement de quoi elle souffre, le mal étant plus mûr.

#### Partira !... Partira pas !...

La Russie et tout ce qui la touche est à l'ordre du jour.

Voici une émouvante anecdote, que nous trouvons dans un vieux journal et qui a trait aux annales militaires de la Russie.

C'était pendant le siège de Varsovie, sauf erreur. Le maréchal-prince Paskiewitch avait donné l'ordre de diriger, sur un point qui l'incommodait dans ses opérations une grèle d'obus. Impatient, il attendait le résultat du feu. Ce resultat n'arrivait pas. Le tir devait être mauvais.

Le maréchal enleva son cheval et se précipita à fond de train sur la proéminence où fonctionnait la batterie:

- Quel est l'imbécile qui commande ici?
- C'est moi, répond un officier.
- Eh bien, capitaine, je vous dégraderai, puisque vous ne savez pas votre métier; vos obus n'agissent pas.
- C'est vrai, répliqua le capitaine, mais c'est parce qu'on m'en a envoyé de mauvais qui n'éclatent pas.
- A d'autres, monsieur, à d'autres. On ne me prend pas avec de pareilles billevesées; ce soir vous serez en jugement.
- Le capitaine prit froidement un obus, alluma la mèche, puis, posant dans la paume de sa main le projectile fumant, il le présenta à Paskiewitch: «Voyez vous-même, maréchal.»

Celui-ci, sans s'émouvoir, croisa les bras

derrière le dos et regarda.

Silence solennel. Les deux hommes restèrent immobiles et attendirent que la mèche s'éteignît.

- C'est vrai! fit simplement le prince.

Le soir même, le capitaine recevait la croix militaire de Saint-Vladimir.

#### Le « mômier » de Montbenon.

Un soir, à Paris, chez M. Durand-Dassier, où se rencontraient, chaque lundi, plusieurs personnalités du monde des lettres, des sciences et des arts, se trouvait M. Castelar.

Au cours de la conversation, le grand orateur politique espagnol fit un intéressant exposé de l'état religieux de son pays.

Quelqu'un évoquant le souvenir de la révolution de 1868 et de la mémorable séance où les Cortès votèrent la liberté des cultes, après un éloquent discours de Castelar, celui-ci conta le fait suivant :

« J'allais tous les samedis passer quelques heures dans la boutique d'un libraire de Madrid, pour y prendre connaissance des nouveautés arrivées pendant la semaine. Un samedi, je mis par hasard la main sur le volume de Vinet: De la manifestation des convictions religieuses. Le livre et l'auteur m'étaient également inconnus. J'ouvris le livre d'une main distraite. Dès les premières pages de la préface, je demeurai saisi. J'emportai le volume. Je lus tout le samedi, tout le dimanche, tout le lundi. Le mardi, vint en discussion notre fameuse loi sur la liberté religieuse. J'étais plein de Vinet. J'avais trouvé chez lui tous les matériaux et tous les arguments de mon discours. Comme lui, je me plaçai au point de vue de l'Evangile et réclamai la liberté religieuse au nom et dans l'intérêt même de la religion.

» Dieu est grand sur la montagne de Sinaï, m'écriai-je, quand il promulgue sa loi sainte au milieu des éclats de tonnerre et de la tempête. Mais, s'il est permis de distinguer des degrés dans sa gloire divine, il est plus grand encore sur l'autre montagne, sur le Calvaire, où il vient mourir pour le salut des hommes et faire triompher la loi d'amour. »

Ne reconnait-on pas là une pensée chère et habituelle à Vinet?

Ce genre d'argumentation, autrement puissant que le simple argument philosophique, triompha de toutes les résistances.

La liberté religieuse fut acclamée.

#### Complet.

Le directeur d'un de nos hôtels les plus réputés nous contait, l'autre jour, ses débuts dans notre pays.

- « Quand je repris l'hôtel ", il était complètement désachalandé. Pendant deux ou trois mois, je n'eus pas plus de trois ou quatre personnes par semaine. Je n'en menais pas large, comme bien vous pensez. Au bout du premier mois, je réduisis de moitié mon personnel et supprimai la table d'hôte.
- » Je ne me décourageai point, cependant. J'avais mis dans ma tête de relever cet hôtel, et j'étais décidé à tout pour cela.
- » D'abord, je donnai ordre à la femme de chambre d'allumer, chaque soir, une bougie dans toutes les chambres.
- » Voyant cette illumination, les passants disaient — je l'entendais de ma fenêtre — : « Tiens, il y a du monde à présent à l'hôtel …. Il paraît que le nouveau propriétaire est un homme d'attaque. On le dit, du moins. »
- » Lorsque m'arrivait un voyageur, je feignais de ne savoir où le loger.
- » Monsieur, lui disais-je, veut-il bien attendre un moment ici? Je vais voir s'il serait peutêtre possible de trouver encore une chambre.
- » Je donnais ordre de préparer une chambre du quatrième et je revenais vers mon précieux
- » Voilà, monsieur, nous avons encore pu trouver une chambre. C'est un peu haut,... au quatrième... Mais la chambre est confortable; elle a vue sur le lac et les Alpes. Et puis, demain, doit partir la famille du premier. Je pourrai alors donner à monsieur une des chambres qu'elle occupe.
- » Le lendemain matin, le voyageur déjeunait dans le petit salon.
- Monsieur a passé une bonne nuit? demandais-ie.
- » Excellente. A la bonne heure, il n'y a pas de bruit dans votre hôtel; on peut au moins dormir.
- » Oh! pour ça, monsieur, la maison a toujours passé pour très tranquille. Il est vrai, j'ose le dire, que nous avons une clientêle tout à fait... A propos, je suis heureux de prévenir monsieur qu'il pourra prendre le nº 10, au premier étage. La famille qui occupait ces appartements est partie ce matin par le premier
- » Ah! bon. Oh! ce n'est pas que j'aie à me plaindre de la chambre que vous m'avez donnée hier soir, mais, franchement, c'est un peu haut.
- » Certainement, monsieur, je comprends bien; mais n'est-ce pas...
- » Oui, oui, oui, on fait comme on peut. » Hélas!
- » A propos, à quelle heure est la table d'hôte?
- –Eh bien, je dirai à monsieur que nous n'avons pas de table d'hôte. Nos pensionnaires ayant presque tous manifesté le désir d'être servis dans leurs appartements. Nous pourrons servir aussi monsieur dans sa chambre; à moins qu'il ne préfère prendre ses repas dans ce petit salon? C'est comme monsieur voudra et à l'heure qu'il voudra.
  - » Ça me va, je mangerai dans ce petit sa-

lon; on est très bien ici. Je viendrai à une heure.

- » Monsieur a-t-il quelque désir à exprimer pour son repas?
- » Non, non, je prendrai ce qu'il y aura.
  » Alors, je crois que monsieur sera satisfait; nous lui préparerons un petit dîner spé-
- » Je soignais et dorlottais au mieux ces rares clients, qui s'en allaient enchantés de mon hospitalité.
- » Ils le disaient à leurs amis et connaissances, en ayant bien soin d'ajouter : « Mais, vous savez, si vous allez à Lausanne et que vous vouliez loger à l'hôtel ", il est prudent d'arrêter votre chambre à l'avance, c'est toujours plein comme un œuf.
- » J'allai, un soir, jusqu'à renvoyer impitoyablement un voyageur qui se recommandait, alléguant que je n'avais pas le moindre sopha à lui offrir. »
  - Et le moyen vous a réussi, certes!
- Vous le voyez, puisque j'ai aujourd'hui deux hôtels et que, souvent, ils ne suffisent

## Le premier bout du chemin.

Un Vaudois de beaucoup d'esprit — de celui qu'ont les Vaudois quand ils s'en mêlent -Gaudard de Chavannes, fit, en 1700, un voyage de Genève à Londres. Voici comment il conte sa traversée du Pays de Vaud, de Coppet à Avenches.

Le 30 septembre, à midi, je suis entré dans un coche public, avec mon aimable et fidèle épagneul Castor, anglais d'origine et genevois de naissance...

J'ai dormi jusqu'à Coppet, petite ville et baronie; dotée d'un beau château, cette terre, la plus considérable de toute la Suisse, appartient à la veuve d'un marchand de Saint-Gall.

Passé à Nyon, l'une des quatre bonnes villes du Pays de Vaud, un peu bicoque cependant; les trois autres sont Moudon, Morges et Yverdon; ce titre de bonnes, dont ces quatre petites villes sont décorées, est relatif à certains privilèges en parchemin, dont le plus considérable accorde à leurs bourgeois de pouvoir giboyer avec arquebuses le long des chemins et sentiers publics ; privilège qui leur est commun avec tous les gentilshommes du pays possedans terres seigneuriales.

Couché à Rolle, joli bourg situé dans une contrée riante appelée la Côte, qui produit de bons vins qui se conservent longtemps.

Le 1er octobre, passé à Morges, petite et bonne ville, fort peuplée, composée de deux rues parallèles, longues, larges et sâles... Ses habitants passent pour avoir la tête un peu

Arrivé à onze heures à Lausanne, ville fort ancienne;... elle se distingue par une police admirable (c'était en 1700, Réd.); on ne saurait rien ajouter à ses judicieux règlements et à la merveilleuse exactitude avec laquelle ils sont observés, grâce à la prudente et infatigable vigilance du magistrat...

Il y a dans cette ville beaucoup de noblesse ou soi-disant telle, plus encore de cette espèce de bourgeoisie qui tient le milieu entre la gentilhommerie et la roture, et qui, par conséquent, participe aux bonnes et aux mauvaises qualilités de l'une et de l'autre. Le peuple y est en général insolent, brutal, fainéant, ivrogne.

Lausanne est illustrée d'une espèce d'université, appelée Académie, composée de professeurs très célèbres en langues mortes et autres sciences...

Ce vénérable corps étant établi principalement pour l'instruction des étudians qui se destinent au saint ministère — qui la plupart sont gens de village et dont la langue maternelle est le patois du pays, idiome grossier, pesant et stérile — il me paraît qu'il eût été convenable d'y établir un professeur en langue française pour corriger cet accent trainant et somnifère, cette élocution roturière, qui défigurent la plupart des prédications de ce payslà et en éloignent les gens de goût.

Il se fait à Lausanne un prodigieux commerce de vin en détail.

. \*

C'est entre Lausanne et Moudon que se passa, dans le coche, une plaisante aventure, trop souvent contée pour que nous la rappelions ici. Reprenons donc notre voyage. La parole est toujours à Gaudard de Chavannes.

\* \*

Moudon, où nous arrivons à nuit close, est la première des quatre bonnes, et fut la dernière qui se décida à embrasser la réformation, en rechignant, regrettant fort leur saint de bois doré, tout neuf, qui leur avait beaucoup coûté, et qui leur devenait inutile par leur changement; ils le revendirent à quelques écus de perte à une paroisse du canton de Fribourg, sous la réserve expresse qu'ils pourraient le racheter au même prix dans l'espace de dix ans, au cas qu'ils vinssent à reprendre l'ancienne religion...

Dîné à Payerne, petite et ancienne ville, renommée pour l'industrie, l'activité, la tempérance et l'opulence de ses habitants. On y montre comme une pièce des plus remar-

quables:

Un squelette de selle antique Pendu sous un sombre portique. Ce respectable monument Couvrit jadis élégamment Le mulet d'une dame Berthe, Reine illustre, fileuse experte, Qui dans cette ville régnoit Et sur cet animal filoit.

... Cependant la plupart des savans de Payerne prétendent que cette reine n'a jamais résidé dans leur ville ; ils affirment que cette

selle a appartenu à Jules-César...

Passé à Avenches, petite ville, autrefois grande; on y voit quantité d'antiquités romaines; il y a quelques années qu'un bourgeois de cette ville ayant déterré dans son verger plusieurs médailles du haut empire, les fit dorer, après les avoir soigneusement nettoyées d'une vilaine rouille verte qui les couvrait, et en fit prèsent à un seigneur de Berne, son compère et protecteur, qui les reçut agréablement...

Nous voici arrivés à la frontière du Pays de Vaud et au moment de prendre congé de Gaudard de Chavannes, qui continua, à petites journées, son voyage.

Si quelqu'un de nos lecteurs est curieux de continuer avec lui, qu'il se procure un billet, sous forme de l'élégant volume réédité par la librairie Sack, à Lausanne, imprimé par C. Pache-Varidel et ayant pour titre Voyage de Genève à Londres, par G. D. C., en 1700. Il ne s'apercevra guère de la longueur du chemin.

# A double fond.

L'« Abbaye des Grenadiers » de Lausanne est l'une de nos plus anciennes sociétés de tir; sa fête annuelle, à Sauvabelin, l'une des plus goûtées des Lausannois.

Il y a de cela quelques années, un membre bien connu de cette société — nous croyons qu'il est mort aujourd'hui — s'était signalé au banquet par son appétit tout à fait extraordinaire. L'après-midi, son épouse monte à Sauvabelin pour prendre sa juste part de la fête: on dansait.

Après un moment de vaines recherches, elle aborde une personne de sa connaissance.

- Pardon, monsieur le préfet, pourriezvous me dire où est mon mari, je ne le vois pas?
- Ah! John? A propos, qu'a-t-il aujourd'hui?.. Il n'est pas bien?... Il n'a presque rien mangé au banquet, répond M. le préfet, avec un malicieux sourire.
- Oh! bien, monsieur, ça ne m'étonne pas ; il avait bien dîné à la maison avant de monter.

D.

## Vivent les pommes de Normandie !

Le bon roi Dagobert chevauchait sur une route de Normandie. Un pommier d'une dimension pyramidale arrêta ses regards.

— A qui ce bel arbre? demande-t-il à un paysan.

- A moi, sire.

— Eh bien, mon ami, quand les pommes seront mures, tu me feras le plaisir de m'en apporter deux.

- Volontiers, sire.

Deux mois après le paysan se présente au palais.

— Sire, je suis le propriétaire du pommier,... vous savez bien ?...

- Ah! oui... le pommier...

- Je vous apporte les deux pommes que vous m'avez demandées.
- Très bien, mon ami, je rends hommage à ton fidèle souvenir. Sais-tu qu'elles sont magnifiques, ces pommes!

— N'est-ce pas, sire?

 Oui, certainement. Eh bien, nous allons les manger ensemble. Tiens celle-ci.

Et tandis que, sans plus de façon, le roi mordait à belles dents dans la pomme qu'il avait gardée pour lui, le paysan pelait soigneusement la sienne.

— Alors... tu pèles ta pomme ?... Mes sujets seraient-ils plus délicats que leur maître ?

 Oh! ce n'est pas ça, sire, seulement, il est tombé une de ces pommes quelque part et je ne sais pas laquelle.

#### On gaillà dâi z'autro iadzo.

On lài desài Gargantua. L'ètài z'u pè Paris quand l'eut déveron sè vingt ans, po recorda on moué d'affèrè pé lé z'écoulè dé la vela, ka son pére ne teniai pas que seyiè on niobet coumeint on en véyiai tant dein lo teimps ..

Gargantua passavè sa dzorná dé la maniére que vu vo dere :

Se lévave vé lé n'haores, quand s'étài adrai rebedoulà pè lo lhi, einvortolhi dein son lévet et que s'étài frotta lè ge onna bouna vouarba. Ci lulu traovave, coumeint lo rai David, que ne falliài pas sé léva trau dè boun'haòra: « En vain vous vous levez avant le jour... »

Quand l'étâi frou dâo lhi, sè vetivè bin adrai, sé pegnivè avoué lè cheint dan dé la man, allâvè à la garde-robe, cratchivè, toussottâvè, éternuâvè et sè motchivè su lè mandzè dè son broustou.

Apri cein, dedjonnâve avoué dâi tripes, onna dzambetta de caïon et quoque assiettaïes de sepa ai pai. Bévessai rudo, vo paude peinsâ... Son maidzo arâi volliu que prigne on bocon d'exercice dévant que de bâffra de la sorta, ma Gargantua lai repliquâve: « Melebaugro! Ne mé su-io pas prau démena pe lo lhi! ié fé six ao sa tor, déso mon lévet, devant que de mé léva, n'è-te pas prau?... Lo papa Alexandro fasai coumeint mè et l'a vécu tant qu'à sa moo, n'y a pas à dénani! Et mon pére m'a

adi de que né pas lo tot dè bin baire, faut baire lo matin...

- » Lever matin n'est pas bonheur,
- » Boire matin est le meilleur.

Enfin, sè mettài à trablia et baffrave, m'n'ami, falliài vère: Coumeincive par quoquè dozannès dè djambons, dài lingués dè bâo, dâi z'atriaux et dâi sàocesses; ein mimo teimps, quatro valets lài einfattàvont dein lo mor, sein botsi, dè la moutarda ein vàotou, ein vouaiquie! Bèvessai ein apri quoquè bounès botolhiès de vin vilho, po sè dégadzi lè rognons; agaffàvè dâi ruti, dâo fédzo dè vau, et ne se quiè encora. Ne botsivè de rupa que quand cheintài lo veintro prèt à châotà. Po lo baire, on n'ein veyiài jamé lo bet, et desâi que fallài bàire tant que la lisière dâi babouchès gonclliài d'on demi pî.

Tot parâi, lo bougro étai solido et vi qu'on étiairu. Tè maniîve lo sabro, la baïonnette, lo cutti, mî que quoui que sai; allâvè à l'affut dâo renâ, dau petou et dè totè lè bîte dâi bou. Fasâi la lutta, gambadâvè, sè tortollivè, dzevatâvè dein l'îghe coumeint on pesson, fasâi la pice drâite dein lè ru, cambâvè lè z'adzes, grimpàvè contre lè murets, décheindai âo fin fond dâo lé, menâvè lè liquiettè assebin que Guillaume-Té.

E.-C. Thou.

Théatre de chez nous. — La saynète vaudoise, Le mariage de Jean-Pierre, de notre collaborateur, Pierre d'Antan, est en vente, au prix de 75 centimes; fr. 2,50 pour cinq exemplaires.

S'adresser, par carte postale, au Bureau du *Conteur*, rue Centrale, 6, Lausanne, ou à l'imprimerie Guilloud-Howard, place St-Laurent.

## Passe-temps.

La solution de notre problème du 22 octobre est : La personne a gagné 2 francs, après en avoir exposé au total fr. 2046.

On nous a reproché à plusieurs reprises que nous nous moquions des connaissances arithmétiques de nos lecteurs, en leur proposant des problèmes trop faciles à résoudre. Eh bien, pour le problème ci-dessus, le nombre des réponses justes n'est que de 15. — La prime est échue à M. Georges Deprez, place Chauderon, Lausanne.

Voici un nouveau problème, proposé par M. P. B.; il est un peu plus difficile. Espérons donc qu'il y aura aussi plus de réponses justes.

La différence entre deux nombres est 750; le quotient de ces deux nombres étant 7, quels sont-ils?

Tout lecteur du « Conteur » a droit au tirage au sort pour la prime.

Deux raisons justifiaient l'affluence tout particulièrement grande du public, jeudi, au Théâtre. On jouait Le monde on l'on S'ennuie, de Pailleron, l'une des pièces les plus élégamment écrites, les plus spirituelles du répertoire, et M. Darcourt, que sa santé avait quelque temps éloigné de la scène, y faisait sa rentrée. Toutes les places étaient prises, de l'orchestre au paradis. Soirée superbe à tous égards. Mardi, deuxième représentation, pour laquelle déjà s'arrêtent les billets. Demain, dimanche, Le Vertige, 4 actes de Michel Provins; Edgard et sa bonne, 1 acte de Labiche et Michel.

Kursaal. — L'excellente troupe italienne de ballet, que nous applaudissons depuis deux semaines, nous reste encore huit jours. C'est le spectacle le plus gracieux qu'on puisse voir et le plus brillant aussi, par la richesse des décors, des costumes et de l'éclairage. Le nouveau scenario de ballet est intitulé La fée des bois. Avec cela, un numéro sensationnel: La Guescha dans les flammes. — Les représentations de « Confections pour dames et messieurs » sont heureusement et à jamais terminées. « Que voulez-vous, nous a dit M. Rey, au sujet de cette pièce, on a quelquefois la main malheureuse. J'ouvrirai mieux l'œil, désormais. »

La rédaction: J. Monnet et V. Favrat.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.